Survivre à la toxicité dans les communautés littéraires

Ou comment écrire des livres sans se faire dévorer par celles et ceux qui prétendent les aimer.



Il existe des communautés littéraires magnifiques. Des endroits chaleureux, passionnés, peuplés de lecteurices qui lisent vraiment, commentent honnêtement et soutiennent les auteurs avec un enthousiasme qui fait du bien. Si vous avez la chance d'en fréquenter une, prenez-en soin : c'est plus rare qu'on ne le croit, et il suffit de deux ou trois personnes mal intentionnées pour qu'elle tourne à l'aigre.

Et puis il y a les autres.

Bienvenue dans ces espaces où l'on ne parle plus de livres depuis longtemps, mais d'ego, de rivalités, de jalousies et de vieux comptes à régler. Ces groupes où l'on mène des guerres saintes pour défendre une « maison d'édition », un genre ou une autrice vénérée comme une divinité locale. Ces lieux où un avis parfaitement neutre peut

déclencher une émeute, où l'on vous juge sans avoir ouvert une seule de vos pages, et où chaque nouvel arrivant est accueilli avec la chaleur d'un contrôle douanier en pleine période de guerre froide.

Si vous écrivez, et si vous avez eu l'imprudence de mettre un pied dans ces cercles, vous allez devoir apprendre quelque chose qu'aucun atelier d'écriture ne vous enseignera. Ce n'est pas une compétence littéraire. C'est une compétence de survie.

La cour et ses courtisanes

Commençons par l'essentiel : la toxicité n'a rien à voir avec vous. Elle était là avant votre arrivée, elle sera encore là bien après votre départ. Vous n'êtes qu'un figurant dans une pièce qui se joue depuis des années. Mais disons-le, tout s'est accéléré depuis que réseaux sociaux sont devenu les nouvelles tribunes du bien et du mal…

Certaines communautés fonctionnent exactement comme une petite cour royale. Au centre, deux ou trois figures installées depuis longtemps, qui ne se sont jamais proclamées reines mais que tout le monde traite comme telles. Ce sont elles qui décident de ce qui est bon, de ce qui est ringard, de ce qu'on a le droit d'aimer et de qui on a le droit de fréquenter. Autour, une garde rapprochée qui like dans les trente secondes, relaie, approuve, et se charge du sale boulot quand il le faut. Et plus loin, la foule, qui observe en silence et prend note de qui il vaut mieux ne pas contrarier.

Dans ce système, on ne juge pas votre plume. On juge votre place, votre caractère, vos fréquentations, et jusqu'à la façon dont vous dites bonjour ou même pour les plus malchanceux, votre physique… Vous plaisez ou vous dérangez, et presque jamais pour les raisons que vous imaginez. Votre livre peut être excellent, il ne vous protégera de rien. Il peut même aggraver votre cas.

Vous reconnaissez cette cour ? Vous savez déjà qui y porte la couronne ?

Le péché originel : exister sans permission

Dans ces cercles, le crime le plus grave n'est pas d'écrire mal. C'est d'exister sans avoir demandé la permission. Et cette permission, ici, ce ne sont ni les éditeurs ni les autres auteurs qui la délivrent. Ce sont les lecteurices.

Il y a bien sûr le grand classique : l'autoédité·e regardé·e de haut par l'auteurice « publié·e », qui brandit son contrat comme un diplôme. Encore faudrait-il savoir ce que vaut ce contrat. Derrière le mot magique de « maison d'édition », on trouve de tout. Des éditeurs sérieux, qui sélectionnent, corrigent, diffusent et paient (là, il faut bien peser ce mot). Et puis des structures qui tiennent dans un salon, sans diffusion en librairie, sans correction digne de ce nom, qui sortent cent titres par an en comptant sur les auteurs

pour écouler eux-mêmes leurs exemplaires auprès de leurs proches. Mais ce mépris-là reste une affaire entre auteurs. Il agace, il blesse parfois, il fait rarement de vrais dégâts.

Les vrais dégâts viennent d'ailleurs. Ils viennent de ces groupes de lecteurices qui ne se contentent plus de lire et qui ont décidé de régner. Elles sont quelques dizaines, parfois quelques centaines, réunies autour d'un genre, d'une plateforme ou d'une autrice fétiche, et elles ont fait de leurs goûts une loi. Certaines écrivent aussi, bien sûr, mais ce n'est pas leur plume qu'elles mettent en avant. C'est leur pouvoir de prescription : une chronique, une note, une story, un « je n'ai pas accroché » lâché au bon moment dans le bon groupe.

Le plus souvent, ces groupes se forment autour d'une reine. Une autrice, autoéditée ou non, qui a percé il y a quelques années, à une époque où la place était libre et la concurrence clairsemée. Elle a aujourd'hui des milliers d'abonnés et surtout une garde de lectrices qui la défend bec et ongles, souvent avec bien plus de hargne qu'elle n'en demanderait elle-même. Pour ces lectrices, toute nouvelle venue dans le même genre, auprès du même public, devient une usurpatrice. On ne lit pas son livre, on le surveille. On ne le critique pas, on l'instruit à charge.

Et c'est là que les choses deviennent nauséabondes. Un groupe de lecteurices hostile ne vous adresse pas une critique, il vous fabrique une réputation. Les notes d'une étoile tombent en rafale, souvent de comptes qui n'ont manifestement pas dépassé le deuxième chapitre. Les avis se ressemblent étrangement, parfois au mot près. On vous déconseille dans les commentaires d'autres auteurs, on met en garde les nouvelles venues « en toute amitié », on vous signale. Pour un auteurice qui débute et qui vit de sa visibilité, quelques semaines de ce traitement suffisent à enterrer un livre, et parfois l'envie d'en écrire un autre.

Le scénario est presque toujours le même. Votre livre démarre un peu trop vite. Il plaît à la ou aux mauvaises personnes, celles dont l'avis compte. Il obtient une chronique enthousiaste sur un compte que d'autres courtisaient depuis des mois. Et soudain, le climat change. Les likes se raréfient, les commentaires deviennent plus froids, quelqu'un se pose publiquement des questions sur la qualité de « certaines publications récentes ». On a décidé qu'il fallait vous remettre à votre place. Et je ne parle pas même de l'IA qui est devenue à ce jour, une arme de plus de dénigrement utilisée par des gens n'ayant jamais testé une seule fois cette même IA.

Au fond, ce qu'on vous reproche n'a rien de littéraire. Vous prouvez que les places ne sont pas réservées à vie, et rien, absolument rien, ne fait plus enrager un petit groupe soudé qu'une réussite venue d'ailleurs.

Lecteurices, avez-vous déjà vu un livre ou plutôt une auteurice se faire démolir par un groupe qui ne l'avait pas lu ? Et vous, auteurices, qu'est-ce qu'on vous a jeté au visage : un contrat d'édition, ou des reproches auxquels vous n'y comprenez rien ?

Le poison au quotidien

Dans ces communautés, personne ne vous insultera franchement. Ce serait trop simple, et surtout trop facile à signaler. Le poison circule sous des formes beaucoup plus élégantes et hypocrites.

Il y a le conseil qui n'en est pas un. « Je dis ça pour t'aider, mais ta couverture fait un peu amateur. » Personne ne vous avait rien demandé, et tout le monde a lu.

Il y a la phrase à double tranchant. « C'est courageux de publier aussi vite. » Traduction libre : on se demande qui vous y a autorisé·e.

Il y a la rumeur soufflée en message privé, celle qu'on ne pourra jamais attribuer à personne mais que tout le monde semble connaître. Il y a la capture d'écran de votre commentaire, sortie de son contexte et partagée dans un groupe secret dont vous ignorez l'existence. Il y a le post qui parle de vous sans vous nommer, assez précis pour que tout le monde vous reconnaisse, assez flou pour qu'on puisse jurer que non, pas du tout, vous vous faites des idées.

Et puis il y a le silence. Le silence calculé, ostensible, qui consiste à liker le message posté juste avant le vôtre et celui posté juste après. Une punition qui ne laisse aucune trace et que vous êtes seul·e à remarquer, ce qui est précisément le but.

Rien de tout ça n'est spontané. Tout est affaire de territoire.

Combien de fois avez-vous relu un commentaire trois fois en vous demandant si vous étiez parano ? La plupart du temps, vous ne l'étiez pas.

Petit bestiaire de la cour

Toutes les espèces toxiques ne se ressemblent pas, et savoir les reconnaître vous fera gagner un temps précieux.

La Gardienne du temple. Elle est là depuis toujours, elle a tout lu, et elle vous le fera savoir. Lire l'intéresse beaucoup moins que décider qui a le droit d'être lu. Elle ne vous attaquera jamais elle-même. Elle n'en a pas besoin.

Le Conseiller non sollicité. Il a publié un recueil de nouvelles en 2014 et considère que cela fait de lui un mentor universel. Il commente votre ponctuation sous une

annonce de sortie. Il vous explique votre propre genre. Il est épuisant, mais il est surtout inoffensif, tant que vous ne lui répondez pas.

La Chroniqueuse à géométrie variable. Elle adore les auteurs qui la partagent, la citent et la remercient. Elle devient étrangement exigeante avec ceux qui ne le font pas. Ses étoiles mesurent moins la qualité d'un livre que votre degré de reconnaissance envers elle.

L'Ami confrère. Il vous soutient sincèrement, avec chaleur, jusqu'au jour exact où vous vendez plus que lui. À partir de là, il découvre que votre style a « quelques faiblesses » et qu'il a toujours eu des doutes sur votre dernier tome.

Le Troupeau. Il n'a pas d'avis. Il adopte celui de la Gardienne avec un léger retard et beaucoup de conviction. Il est le plus nombreux, le moins méchant individuellement, et le plus dangereux collectivement. Il maitrise à la perfection les règles des RS et règne en maître absolu sur Booktok ou Instabook…

Lequel avez-vous déjà croisé ? Et soyons honnêtes deux minutes pour les personnes concernées : lequel avez-vous déjà été, ne serait-ce qu'une fois ?

Première règle : ne pas jouer

Vous n'avez rien à prouver à des gens qui confondent opinion littéraire et guerre tribale. Le jeu est truqué, les règles changent selon qui les applique, et vous ne gagnerez jamais sur un terrain que d'autres occupent depuis dix ans.

Apprenez à repérer les signaux dès les premiers échanges. L'agressivité « pour rire ». Les conseils condescendants. Les critiques vagues qu'on ne peut jamais contester parce qu'elles ne disent rien de précis. Les groupes divisés en clans qui ne se mélangent pas. Les auteurs qui s'inspirent les uns des autres sans jamais se citer. Les lecteurs qui ont un avis définitif sur un livre qu'ils n'ont pas lu.

Quand vous sentez cette atmosphère, fuyez. Ne discutez pas. N'essayez pas de comprendre, n'essayez pas de réconcilier, n'essayez pas même d'expliquer quoi que ce soit. Partez. Le bouton « quitter le groupe » est l'outil d'écriture le plus sous-estimé qui existe.

Deuxième règle : ne jamais se justifier

Dans une communauté toxique, chaque justification est une bûche jetée dans le feu. Vous expliquez, on vous cite. Vous nuancez, on vous accuse de reculer. Vous vous excusez, on considère que c'est un aveu. Il n'existe aucune réponse qui calme une personne qui a besoin d'un conflit pour exister.

Le silence, lui, éteint la machine. Les personnes toxiques supportent à peu près tout, sauf l'indifférence. Elles se nourrissent de réactions, et elles dépérissent quand on n'en fournit plus.

Et rien ne les désarme plus efficacement qu'un auteur qui continue de travailler, de publier et de progresser, sans jamais montrer qu'il a été touché. C'est frustrant, c'est injuste, et ça vous démangera les doigts plus d'une fois. Mais la réponse la plus cinglante à un post assassin, c'est une nouvelle couverture annoncée le lendemain. N'oubliez pas qu'aujourd'hui, et je vous l'expliquerai en détail dans un autre article, que des lecteurices/chroniqueurices ont fait de leur passion au départ, presque un vrai job de marketing, où il faut faire le buzz constamment devant son smartphone… Et jusqu'à nouvel avis, faire le buzz, et ce, que ce soit dans n'importe quel domaine aujourd'hui, ne se gagne pas en lançant des fleurs à quelqu'un mais bien tout le contraire…

Troisième règle : choisir son camp, le vrai

Dans chaque communauté, même la pire, il existe quelques lecteurs sincères, quelques auteurs bienveillants, quelques chroniqueurs qui lisent pour le plaisir et non pour le pouvoir. Ils ne font pas de bruit. Ils ne lancent pas de polémiques. Ils ne sont pas dans les groupes secrets. Ils lisent, vraiment, et ils vous le disent en privé avec des mots simples. (Merci qui vous savez vous vous reconnaîtrez) …

Ce sont eux qui comptent. Quand vous en trouvez, accrochez-vous à leur loyauté. Remerciez-les, lisez-les à votre tour si ce sont des auteurices, soutenez-les sans calcul. Ce sont elles/eux qui construiront votre carrière, livre après livre, bien plus sûrement que les gens qui occupent l'espace en faisant du bruit.

Un lecteur fidèle vaut mieux que cent likes stratégiques. Vous le savez déjà. Mais il arrive qu'on l'oublie, à trois heures du matin, en relisant pour la dixième fois un commentaire haineux.

Quatrième règle : savoir quand ça n'est plus un drama

Il y a une limite au conseil de l'indifférence, et il faut la nommer clairement. Quand les messages privés deviennent insistants, quand un groupe se coordonne pour inonder vos publications, quand on s'en prend à votre famille, à votre travail ou à votre propre personne, vous avez quitté le terrain de la toxicité ordinaire. Ça s'appelle du harcèlement.

Et le harcèlement en ligne n'est pas qu'un mauvais moment à passer. En France, c'est un délit, y compris lorsqu'il est mené à plusieurs et que chacun n'a écrit qu'un seul message. Le fameux « mais moi je n'ai posté qu'une fois » n'a jamais été une défense.

Là, le silence ne suffit plus. Faites des captures d'écran datées, gardez les liens, notez les noms. Signalez aux plateformes, et si ça continue, portez plainte. Vous n'êtes pas en train d'en faire trop. Ce sont eux qui en ont fait trop.

Cinquième règle : surveiller le poison en soi

C'est la règle la moins agréable, et c'est pour ça qu'on l'oublie toujours.

La toxicité est contagieuse. À force de vivre dans un milieu où l'on se méfie de tout le monde, on finit par se méfier de tout le monde. À force de recevoir des piques, on finit par en lancer. Et un jour, on se surprend à liker un message un peu cruel sur un auteur qu'on n'aime pas, ou à commenter le succès d'un autre avec une petite phrase à double tranchant.

Ne devenez pas ce qui vous a fait fuir. Quand vous sentez venir l'envie d'un commentaire perfide, fermez l'onglet et ouvrez votre manuscrit. C'est meilleur pour vous, et c'est meilleur pour votre livre.

Le reste n'est que du bruit

Retenez ceci : la toxicité ne doit jamais peser plus lourd que votre passion. Les communautés passent, les dramas s'éteignent, les clans se fatiguent et finissent par se déchirer entre eux, faute d'ennemis extérieurs. Vos livres, eux, restent.

Dans cinq ans, la Gardienne du temple sera toujours dans le même groupe, à mener les mêmes croisades contre de nouveaux venus. Vous, avec un peu de chance et beaucoup de travail, vous en serez à votre huitième roman. C'est la seule vengeance qui vaille, et c'est aussi la plus savoureuse.

Alors continuez d'écrire. Continuez d'avancer. Restez là où ça compte vraiment : dans votre travail, dans votre imaginaire, dans le lien sincère que vous construisez avec vos vrais lecteurices. Gardez vos distances, gardez votre calme, gardez votre cap. Vous n'avez rien à prouver à une communauté. Votre seule responsabilité, c'est ce que vous écrivez.

Et maintenant, à vous. Avez-vous déjà quitté un groupe littéraire en claquant la porte, ou en silence ? Qu'est-ce qui vous a fait comprendre qu'il était temps de partir ? Avez-vous trouvé, quelque part, une communauté qui vous a réconcilié·e avec les autres lecteurs ? Et, question piège, avez-vous déjà été, sans le vouloir, le poison de quelqu'un d'autre ?

Racontez-nous. Promis, ici, on ne fait pas de captures d'écran.



Passionné des mots, Didier Berger a publié plusieurs romans à Paris et en Suisse. Lauréat de concours de nouvelles, il a également publié de nombreux textes et nouvelles dans des revues littéraires, magazines et journaux de France, de Suisse et du Canada. Citoyen du Monde avant tout, grand voyageur, il a parcouru le globe sac à dos à maintes reprises et côtoyé de nombreux peuples et cultures différents, ce qui lui permet d'avoir un esprit d'ouverture fort apprécié. Grand amoureux de la nature, il préfère les grands espaces aux villes.